



“المؤتمر الدولي للتضامن مع الاسرى والمعتقلين الفلسطينيين والعرب في سجون الاحتلال الاسرائيلي”
“The International Conference of Solidarity with the Palestinian & Arab Prisoners & Detainees in Israeli Prisons”

Se souvenir de l'heritage culturel des prisonniers
La lute pour la memoire des villages demolish

Dr. Mahmoud Issa

**BicuM- le centre pour la bible et la memoire
culturelle**

Universite de Copenhague

بغداد – 2012/12/12-11

« La Conférence Internationale pour la Solidarité avec les Prisonniers et détenus Palestiniens et Arabes dans les Prisons de l'Occupation Israélienne », sponsorisée par la Ligue des Etats Arabes et accueillie par la République de l'Irak

Les 11 et 12 décembre, 2012

Se souvenir de l'héritage culturel des prisonniers
La Lutte pour la mémoire des villages démolis

Mahmoud Issa

--

Dr. Mahmoud Issa –Chercheur Principal

BiCuM – Le Centre pour la Bible et la Mémoire Culturelle

La Faculté de Théologie– Université de Copenhague

Købmagergade 44-46; Office 221C

1100 Copenhague K

Mail: mis@teol.ku.dk

Mahmoud.issa122@gmail.com

Tél : 0045 30222606 –portable : 0045 20308220

Se rappeler de l'héritage culturel des prisonniers

par

Mahmoud Issa

La Mémoire, un champ de batailleⁱ

Avant de s'attarder sur la mémoire et l'histoire orale comme discipline moderne et culturelle profitant de plus en plus de crédibilité parmi les universitaires, je voudrais entamer mon étude par une présentation rapide de trois genres d'exile, nécessaires pour comprendre le rôle crucial de la mémoire pour les Lubyans dans leur vie quotidienne. Il y a traditionnellement **trois genres d'exile différents** :

١. L'exile interne, où les personnes sont obligées à se déplacer de leur foyers et maisons originales, mais demeurent dans l'enceinte des frontières de leur Etat d'origine, souvent en raison de mesures prises par les gouvernements afin de centraliser la prise de pouvoir en déplaçant leurs propres tribus ethniques ou ceux fidèles au gouvernement au centre du pouvoir et dégager les 'autres' à la périphérie. C'est le cas d'un quart de million de Palestiniens titulaires de la nationalité israélienne, qui vivent toujours en Israël, à quelques kilomètres de leurs villages ou villes d'origine, mais tout comme les réfugiés, sont incapables de récupérer leurs maisons et terres. Il y a un quart de million de personnes déplacées qui ont été accordées le titre spécial des 'Absents Présents'ⁱⁱ.

٢. L'exile choisi, ou la migration volontaire, où les personnes déménagent ou émigrent volontairement pour des raisons différentes, y compris des raisons économiques, ainsi que des raisons de choix personnel pour se lancer dans une nouvelle opportunité ou aventure.

٣. L'exile par le déracinement ou la migration forcée, où les personnes sont déplacées en dehors de leurs frontières ou nations souveraines en groupe, selon leur ethnicité, religion, langue ou d'autres raisons par deux moyens :

a) Indirectement, par le biais de la menace ou la création de conditions économiques et sociales insupportables. Ceci nécessite une longue série d'étapes discrètes et de mesures bien calculées conçues pour créer une atmosphère de peur et d'instabilité parmi un groupe ciblé, soit sous le camouflage de la religion, la race, l'ethnicité ou les différentes formes d' 'altérité' : un cas que l'on peut retracer à travers les décennies passées et les temps récents – les Chèques en Russie, les Kurdes en Turquie et en Irak, les Berbères en Afrique du Nord, les Juifs en Europe le long des deux dernières décennies, pour ne citer que quelques exemples.

b) Directement, par le biais de moyens militaires, soit par le déplacement de tout un groupe ethnique de personnes au delà des frontières de leur lieu d'origine, tel le cas des Arméniens en Turquie suite à la première guerre mondiale, les Juifs pendant et après la deuxième guerre mondiale, le peuple des Balkans à Kosovo, en Bosnie Herzégovine et en Afrique, y compris les exemples éprouvants du Congo, Rwanda, ainsi que les Palestiniens suite à la Deuxième Guerre Mondiale (١٩٤٧-١٩٤٨).

Les Palestiniens ont connu tous les trois modèles précités de l'exile soit sous l'Empire Ottoman, le Mandat Britannique, l'occupation israélienne ou dans des Etats Arabes hôtes où les Palestiniens n'ont ni le droit de

travailler ni de s'approprier leurs maisons – tel le cas au Liban. Tout ceci n'est, pour ces réfugiés, déracinés de leur terre natale, que de simples souvenirs du passé qui est la colonne vertébrale de leur existence.

Pendant quatre cent ans du régime Ottoman, les Palestiniens ont été directement opprimés par des systèmes de circonscription et d'impôts. Le régime Ottoman a persécuté l'élite palestinienne à cause de sa volonté de rejoindre ses frères Arabes en Syrie et au Liban dans l'espoir de former une société, indépendante et libre du pouvoir turc. Cette persécution a eu lieu à la fin du dix-neuvième siècle et au début du vingtième siècle, pour continuer jusqu'au retrait des Turcs à la suite de la Première Guerre Mondiale.

Le pouvoir du mandat britannique après la guerre fut mis sur un parcours de conflit avec la majorité du peuple palestinien indigène en fonction de la Déclaration de Balfour en 1917, promettant un « foyer national au peuple juif » au moment où les Juifs en Palestine comptaient moins de 10,000 personnes, ou quelque neuf pourcent de la population palestinienne. La majorité des Palestiniens Arabes ont été désignés comme des « communautés existantes non juives », dont les « droits civils et religieux (plutôt que politiques) » ne doivent pas être atteints. Les mesures prises par les autorités compétentes successives et les politiques adoptées pour faciliter l'immigration des Juifs en Palestine, appuyant l'acquisition de terre par les associations de colonisations sionistes, a commencé à toucher Lubya en 1892 et la consolidation de forces juives paramilitaires des Yishuv dans les années 1930 et 1940 a abouti à la dépossession de la majorité des Palestiniens de leurs terres et maisons pendant une période de quelques trente ans (de 1917 à 1947). Aujourd'hui, les Palestiniens en Israël s'approprient 3% seulement des terres qu'ils possédaient dans le temps.

De telles politiques ont poussé les deux tiers du peuple palestinien, environ 1,000,000, directement à l'exile après un plan bien coordonné (nom de code plan D - daletⁱⁱⁱ en hébreu) le 10 mars, 1948. Ce plan a réalisé son but en établissant l'Etat d'Israël et en empêchant l'établissement d'un Etat arabe de Palestine, selon le plan de partition des Nations Unies en 1947 (Résolution 181 de l'Assemblée Générale). 521 villages et hameaux et onze quartiers urbains ont été régulièrement et délibérément évacués et démolis — l'une des opérations de purification ethniques les plus exhaustives dans le monde depuis la Deuxième Guerre Mondiale^{iv}. Lubya, le plus grand village dans la province de Tibériade et le deuxième plus grand à Galilée, était simplement l'un de ces villages. Il a été dès lors révélé^v qu'il y a eu des efforts orchestrés par des forces régionales et locales pour empêcher la création d'un Etat arabe, et de permettre à Israël de créer son propre Etat sur plus des trois quarts de la Palestine, tout en appuyant les efforts jordaniens et égyptiens afin d'annexer les 22 % de la Palestine sous Mandat : les zones connues aujourd'hui comme la Cisjordanie et la Bande de Gaza — ces mêmes zones que la Palestiniens demandent à reconnaître par l'assemblée générale des Nations Unies comme Etat indépendant en septembre de l'année courante.

Ce résumé bref et condensé était uniquement prévu pour mettre un cadre large autour de la suppression ainsi ample que les Palestiniens ont connu à travers le siècle dernier ; et nous devrions nous concentrer clairement sur les obstacles qui entravent une voix, une mémoire et une identité palestiniennes naissantes, collectives et authentiques.

Des centaines, sinon des milliers de livres ont été écrits pour analyser la situation palestinienne de presque tout aspect : historique, social, économique, psychologique, politique, etc. Voire, un aspect clairement fondamental et critique a été — avec quelques exceptions — absent de la discussion jusqu'à présent ; à

savoir, une tentative pour enregistrer l'histoire directement à partir des voix authentiques des personnes engagées : des 'acteurs' de l'histoire (à utiliser un langage théâtral). La grande majorité du peuple palestinien, les fellahines : paysans, qui ont vécu tous les aspects de la vie 'réelle', tous les jours : dans les champs, dans leurs ménages et dans une guerre qui leur a été imposée par des forces extérieures. Ils sont absents de la documentation historique. Pour utiliser un terme israélien unique, jamais utilisé auparavant par les forces coloniales : ils sont les 'absents présents'. Ce n'est pas seulement la voix des hommes, mais les voix des femmes aussi qui sont absentes, négligées et marginalisées en plusieurs façons différentes, bien qu'elles représentent plus de la moitié de la société palestinienne. Les narrations et les souvenirs négligés des marginalisés et des exclus sont invisibles à l'historiographie officielle. Pour cette raison, le recours à l'histoire orale, qui enregistre les souvenirs encore vivants du passé, est essentiel et fondamental si nous devons récupérer les histoires cachées d'un passé inconnu, ce qui a touché les vies de la majorité des fellahines. Le discours toujours fort et encore dominant sur 'l'autre' a, malheureusement, bien mené ses efforts pour marginaliser les expériences et narrations des personnes indigènes de la Palestine.

Il y a quelques documents sur Lubya ; ils sont disponibles seulement dans les archives britanniques et sionistes à Londres, Jérusalem et Tel Avive. Ces documents montrent le nombre de ménages, puits, dromadaires, bovins, titres fonciers et revenu des habitants du village, ainsi que la seule photographie de Lubya avant sa destruction.

D'après leur mandat, les Britanniques ont été censés préparer les Palestiniens à la souveraineté. Cependant, c'était plutôt l'exile qui est devenu leur destin déterminé par leurs décisions. Des quelques 800,000 Palestiniens arabophones qui ont été chassés de leurs maisons par les politiques de purification ethnique en 1948, ceux qui sont restés dans le pays, sont devenus Israël, ont été mis sous le régime militaire d'Israël jusqu'à 1966. Ils n'étaient pas autorisés à visiter même les débris de leurs propres villages et ont été obligés de demander la permission du militaire s'ils désiraient se déplacer d'un village à l'autre. Les deux tiers de tous ceux qui sont restés dans le pays ont été directement déportés à la Cisjordanie et la Bande de Gaza, et ainsi mis respectivement sous l'annexion jordanienne et l'administration égyptienne. Déjà la majeure partie des 800,000 réfugiés qui ont survécu la guerre de 1948 de la purification ethnique ont été obligés de vivre en dehors de la Palestine et ont été harcelés dans des camps de réfugiés à travers les pays arabes voisins : Jordanie, Liban, Syrie, Egypte et Irak. Aujourd'hui, quelques million de réfugiés vivent dans 9 camps de réfugiés sous l'administration de l'UNRWA.

Souvenirs de séries successives de déracinement et expulsion

Le stade principal de déracinement et expulsion a eu lieu lors de la première vague majeure de purification ethnique en Palestine en 1947-48. Un deuxième stade majeur de mise à l'écart est arrivé en 1967 lorsque les Palestiniens ont été déracinés de la Cisjordanie et du Gaza et ont été forcés à l'exile en Jordanie, en Egypte et dans les pays du Golfe. Une fois de plus, à l'éveil des invasions israéliennes successives du Liban en 1978, des camps entiers ont été démolis, comme Nabatia, au Sud du Liban. Pendant la guerre civile au Liban, d'autres camps de réfugiés, comme Tel az-Za'ater à Beyrouth, ont disparu. Plus tard, les infâmes massacres de 1982 ont eu lieu dans les camps de Sabra et Chatila. En 1991, suite à l'expulsion des Irakiens du Koweït, des milliers de Palestiniens ont été déportés vers encore un autre stade de l'exile. En Lybie, les Palestiniens ont été expulsés aux frontières égyptiennes dans un effort de les « retourner » à leur terre natale Palestine, après les conventions Oslo pour la paix en 1993. Ni l'Egypte ni Israël n'ont autorisé les Palestiniens à traverser les frontières de leur terre natale. Quelques uns de ces réfugiés ont été accordé

l'asile en Brésil et Venezuela. En ٢٠١١, les Palestiniens ont été à nouveau victimes du régime en Lybie, à la suite du début du printemps arabe. Ils ont découvert qu'ils n'ont pas de lieu de refuge sûr nulle part dans toute une chaîne des États arabes. Ce n'est qu'un résumé très bref des vagues majeures du déplacement et dépossesion des Palestiniens au cours des six dernières décennies. Nous ne pouvons parler qu'en passant seulement de la destruction successive et en cours des camps de réfugiés à Jenin en ٢٠٠٢, ainsi que les sinistres similaires à Rafah, Balata et, effectivement, les douzaines de camps de réfugiés en Cisjordanie où plus de ١٦,٠٠٠ maisons ont été détruites en ٢٠٠٩.

L'Histoire Local du Village de Luby

Quelques trois mille Palestiniens vivaient dans environ ٥٠٠ maisons dans le village de Luby avant d'être expulsés de leurs maisons et leur pays en ١٩٤٨. Certains habitants ont trouvé refuge pendant la guerre dans des villages et cités voisins situés aujourd'hui dans Israël. La majorité était toutefois comme une famille pour moi. Ils étaient déracinés et répandus en exil au delà des frontières de leur pays natal. Il y a aujourd'hui des réfugiés estimés à cinquante mille provenant de Luby. Ils vivent et résident dans vingt trois pays à travers le monde. Suite à la dépopulation et destruction systématiques de certaines de villages palestiniens, Israël a immédiatement commencé le processus de construction de nouvelles implantations juives sur les terres des villages qui ont été purifiés des Palestiniens arabophones. L'implantation de Lavi fut déjà construite sur une partie des terres de Luby en ١٩٤٩. Une deuxième implantation, appelée Giv'at Avni, fut construite sur le côté de l'est du village en ١٩٩٢-٩٣. Le Fonds Juif National (JNF), appuyé par l'Organisation Sioniste des Femmes de l'Afrique du Sud, a par la suite planté une forêt de pins sur ce qui restait des débris de Luby. Cette forêt est connue sous le nom de 'La Forêt de la République de l'Afrique du Sud'. La « Forestation » est une technique écologique et moderne d'Israël, utilisée pour cacher les débris des villages détruits dans tout le pays. Néanmoins, et en dépit du succès de ce projet, l'arbre immortel de sabr, une fois utilisé par les fellahines pour confiner un champ, va insister encore et encore à nous rappeler une partie très solide de la mémoire culturelle qui est en tout trop vibrante pour éradiquer ! Grâce à la petite organisation juive "Zochorot", qui, en se souvenant, continue à lutter pour publier des livres et mettre des signes dans tous les villages détruits, rédigés en hébreu et en arabe pour que les habitants se souviennent des souvenirs authentiques du passé très récent qui appartient à cette région. Tout comme les autres réfugiés palestiniens et les personnes déplacés à l'intérieur du pays, les Lubyans n'ont jamais été autorisés à retourner à leur village et récupérer leur terre.

Mémoire personnelle de la recherche initiale sur Luby

L'idée de la recherche sur l'histoire de Luby a commencé à se produire dans mon esprit depuis longtemps, lorsque je vivais encore dans un camp de réfugiés au Liban. En ١٩٤٨, mes parents – et des milliers d'autres personnes provenant des villages voisins – sont arrivés au Camp de Réfugiés Wavel, à Ba'albek. Tout comme les autres Palestiniens qui ont été expulsés pendant la guerre de ١٩٤٨ en Palestine – une expérience connue pour les Palestiniens comme al-Nakba ou 'la catastrophe', un site mémorial et fondamental pour les réfugiés – mes parents ont refusé d'habiter des maisons 'convenables' pendant les quelques premières années. Ils espéraient pouvoir retourner chez eux en Palestine. Bien qu'ils aient connu un froid extrême à leur arrivée au Liban, ils ont préféré habiter des tentes distribuées par la Croix Rouge au lieu de s'engager dans un habitat plus permanent et, par la suite, une perte plus ultime. La femme de mon père, son fils et plusieurs autres enfants réfugiés sont décédés pendant cette année.

Pendant les derniers ٦٤ ans, les résolutions portant sur le droit de retour des réfugiés palestiniens ont été posées dans les archives des Nations Unies. Chaque année, jusqu'aux conventions Oslo en ١٩٩٢, les mêmes résolutions affirment le droit des Palestiniens à retourner dans leurs maisons. Ceci est particulièrement exprimé dans la Résolution de l'Assemblée Générale des Nations Unies N° ١٩٤, votée et passée à l'unanimité – à l'exception d'un seul Etat qui a voté contre. Les protestations n'ont toujours pas été utiles. Les résultats demeurent toujours les mêmes. Pour les Nations Unies, le 'statut temporaire' des réfugiés palestiniens est devenu 'permanent.'

Un enfant palestinien né dans un camp appelé d'après un Général Anglais, Wavel, commence bientôt à poser des questions normales, sinon naïves : Qui suis-je ? Pourquoi sommes-nous des réfugiés ? Pourquoi nous ne sommes pas autorisés à participer aux classes militaires dans les écoles libanaises ? Pourquoi connaissons-nous une telle vie transitoire ? Pourquoi papa refuse-t-il d'acheter un réfrigérateur, une télévision, ou une machine à laver, en disant qu'il serait plus facile de retourner chez soi sans ces effets encombrants ? Pourquoi l'on n'a pas les mêmes droits que les gens parmi lesquels nous vivons – le droit au travail, le droit à une nationalité ou un passeport ? Pourquoi les autorités ferment-elles les portes du camp et nous empêchent de quitter à chaque fois qu'un invité officiel vient de l'étranger pour visiter les ruines romaines à Baalbek ? Pourquoi est-ce qu'on est traité de manière différente, bien que l'on parle la même langue et partage une seule histoire ? D'où provenons-nous ?

Ce sont ces questions et les récits sur Lubyra racontés par mes parents et proches. Ce sont les politiques discriminatoires des responsables et ma longue vie de déplacement forcé d'un pays à l'autre qui m'ont poussé finalement à visiter Lubyra en ١٩٩٤. La visite est devenue possible tout d'abord seulement lorsque j'ai obtenu la nationalité danoise. Pour la première fois dans quarante trois ans, j'étais capable de porter mon propre passeport reconnu : un document qui m'a accordé un statut officiel : j'étais un citoyen du monde. Même avec ce statut, toutefois, je n'étais pas encore autorisé à écrire le nom caché de Lubyra— mon lieu de naissance – sur le passeport même ! Sur mes documents de refuge, mon lieu de naissance indique : Lubyra-Tiberias. Même pour les autorités danoises, Lubyra a arrêté d'exister ; ils ont accepté seulement d'indiquer Tiberias— en refusant même d'autoriser le mot Palestine, parce que la Palestine n'existait pas en tant qu'un Etat. En dépit de ma déception, avoir un passeport me permettait enfin de visiter mon pays natal—comme touriste ; et non pas une personne qui appartient à cet endroit.

Les routes en mémoire

Cette première visite fut suivie par une seconde visite, où mes parents et une équipe de la télévision danoise m'ont rejoint pour filmer un documentaire sur l'histoire de Lubyra. Le documentaire fut intitulé : *"The Grandparents' Land"* («La Terre des Grands Parents») (٢١/٢/٩٥), qui doit être projeté à ce séminaire. Le documentaire et le document de travail ultérieur sur les Lubyans au Danemark sont devenus le fondement d'un projet de recherche beaucoup plus large sur Lubyra, appuyé par ٧٠٠ interviews avec des réfugiés du village. Les souvenirs du passé ont été l'une des principales ressources qui m'ont aidé à reconstruire une historiographie mosaïque du village et j'ai réussi à les lier aux documentations des archives britannique et israéliennes. Les vieux de Lubyra ont été une librairie vivante qui racontait l'histoire du village en détail. Une exposition sur ces souvenirs animés va comprendre tout le matériel de recherche avec une présentation des outils agricoles, broderie, biens ménagers, vêtements, cartes, arbres généalogiques, etc. Outil pour documenter le passé, la mémoire orale va demeurer l'une des principales sources de nos perceptions et compréhension des différentes réalités sociales et historiques relatives à une

époque spécifique, lorsque les moyens classiques pour l'analyse de l'histoire sont indisponibles. L'histoire orale est aussi vieille que l'histoire même ; bien plus que l'avènement de l'écriture. Ce n'est pas seulement un moyen de communication mais une source primaire de documentation.

Que les Palestiniens s'installent dans les pays arabes – Liban, Syrie, Jordanie, Territoires Palestiniens – ou en Europe - Berlin, Copenhague, Stockholm, Grèce— ils partagent tous une expérience commune, que ce soit bien connu par les spécialistes ou non : dans leur exil, ils aspirent à leur lieu d'origine. Les souvenirs du passé sont importants pour maintenir le rêve vivant, surtout que plusieurs ennemis tentent constamment de supprimer et effacer les traces des souvenirs après avoir réussi à effacer le village même du pays. Cette expérience est devenue une identité collective pour les Palestiniens partout – le plus grand groupe de réfugiés dans le monde moderne. Les racines de l'origine sont remplacées par les routes en mémoire.

Souvenirs supprimés

Des centaines de livres ont été écrits sur le peuple palestinien et le sinistre survenu en 1948. Quelques exceptions près, cependant, les voix de ces Palestiniens qui ont vécu et continuent à vivre cette histoire sont absentes. Les récits individuels des hommes, femmes, enfants et vieux qui ont été forcés à quitter leurs maisons à la recherche de la sécurité, tels les millions de personnes à travers les guerres et les conflits civils de la dernière décennie, ont été simplement enterrés sous la narration héroïque de la victoire israélienne.

Pour commenter sur le sort de presque un million de réfugiés palestiniens arabes qui ont été exilé après 1948, le Ministre des Affaires Etrangères en Israël a dit que « les meilleurs survivants et les plus adaptables peuvent 's'en sortir' par un processus de sélection naturelle. Les autres vont disparaître. Quelques uns vont mourir, mais la plupart vont devenir des débris humains et exclus sociaux et vont probablement rejoindre les classes les plus pauvres dans les pays arabes. »^{vi} Le bilan n'était pas simplement cynique mais entièrement faux. Dans moins de vingt ans, une nouvelle révolte a commencé, et quatre vingt douze personnes de Lubya qui avaient rejoint cette révolution sont mortes depuis son début en 1960. Aucune d'elles n'a été née à Lubya. Même aussi récemment que le 10 mai 2011, il y a deux mois, au jour de commémoration du Nakba, trois Lubyans, parmi un groupe de quarante personnes provenant d'autres villages et villes, ont été tués sur les frontières entre le Liban et la Syrie. Ces personnes étaient des civiles ; elles portaient des drapeaux dans les mains, dans une tentative de les mettre sur les enclos à la frontière afin de rappeler ainsi le mouvement de masse de leurs frères en Egypte, Tunis et dans d'autres parties du monde arabophone. La seule faute était la relation inoubliable entre ces personnes et leur passé, ainsi que leur obstination à retourner à leur pays natal, conformément à la loi internationale et la charte des droits de l'homme des Nations Unies.

L'invisibilité des indigènes

Les douzaines d'orientalistes ayant visité la Palestine dans les deux dernières décennies à la recherche de traces religieuses importantes et l'identification avec les passages de la Bible, ont également négligé les habitants réels du pays : les personnes qui ont vécu là bas pendant des siècles et bien encore des milliers d'années selon les archéologues et historiens.

Les récits individuels des hommes, femmes et enfants – auxquels je me réfère comme la mémoire personnelle et collective des marginaux – jouent un rôle fondamental dans la préservation, reconstruction et réinterprétation de l'histoire des personnes oubliées ou expulsées dans des différents coins du monde. Très souvent, le seul remède pour les impuissants, déplacés et exilés est la force de la mémoire : le seul effort sans entrave pour récupérer sa propre image du passé à travers une variété de traditions orales : pour se

souvenir, enregistrer, raconter, chanter, dessiner et danser. 'Se Souvenir', avec son mécanisme culturel très spécifique à travers les traditions, et les réseaux sociaux vivants, se dresse toujours comme un lieu central pour des millions de personnes qui ont été privés non seulement de leur dignité et des droits humains de base, mais qui ont été également privées d'une opportunité pour raconter leur propre expérience historique.

Avec l'avènement et l'avancement de l'impression, le rôle du document écrit et la validité de son témoignage ont pris une connotation presque religieuse eu égard la plausibilité et l'authenticité des documents, entendu comme une source vitale et fiable de l'histoire. Cependant, dans les années récentes, et particulièrement avec le développement des études colonialistes et sous culturelles, les points d'interrogation commencent à se poser sur la valeur des documents comme la seule source pour la récupération l'historicité des événements. Quelques historiens post modernes peu nombreux ont remis en cause 'l'objectivité' de 'l'événement', et l'influence de la 'subjectivité' sur l'enregistrement d'un incident 'objectif'.

Nous sommes obligés, enfin, de répondre à une question fondamentale qui appartient à notre réflexion critique : qui a fait l'histoire ? Etant donné l'élitisme de l'historiographie moderne, que pouvons-nous dire sur les expériences et les comptes des 'analphabètes', 'colonisés' et 'opprimés' ? Ne doivent-ils pas être une partie intégrante de l'histoire moderne critique ? Et ensuite, l'on doit se demander, quels sont les meilleurs moyens pour enregistrer et préserver ces versions de la mémoire historique ?

La subjectivité et la tendance personnelle de ceux au 'pouvoir' à présenter et contrôler leur version des faits réels font douter de tout le concept de 'l'objectivité historique'. Ce n'est que récemment que la mémoire et l'histoire orale ont commencé à s'établir comme disciplines indépendantes, avec leur propres théories et méthodologies de recherche. Et seulement lorsque les gens se sont rendu compte de l'insuffisance grave de la méthode historique traditionnelle. En novembre 2002, à l'occasion d'une visite en Afrique du Sud pour examiner ce que l'Afrique du Sud a fait quant à la restitution de terres et biens dans les dix dernières années de l'époque post apartheid, Tozi, le Commissionnaire Foncier à Pretoria, nous a dit qu'ils comptent employer les techniques de l'histoire orale pour identifier les terres des noirs qui n'avaient pas de documentation écrite ni titres pour les terres expropriées. Cette méthode devait prendre sa place avec d'autres techniques, comme l'usage des arbres généalogiques et les terrains destinés à l'enterrement dans un effort pour suivre la trace des ancêtres. Les Lubyans, heureusement, possèdent une importante documentation pour établir leurs droits quant à l'appropriation des terres, et ceci a été préservé par les autorités de mandat israéliennes et britanniques.

Bien que l'historiographie de la Palestine et de l'Afrique du Sud soit différente, certaines similitudes sont frappantes. La merveilleuse expérience de planter un arbre commémoratif pour le village de Luby par Ronnie Kasrils, le Ministre des Affaires en Eau et Forêts, Juif, est en soi un incident d'une signification historique. La forêt qui a fut plantée sur les débris de Luby était dénommé « la Forêt de l'Afrique du Sud ». L'action réactive de planter un arbre à Pretoria et quelques mots pour commémorer le village dans son nom original par un ministre sud africain est en soi une histoire qui œuvre à défaire les injustices survenues à Luby. Le mémorial indique ce qui suit :

« Luby : dédié par l'honorable Ronnie Kasrils (ministre des affaires en eau et forêts):

Au village palestinien de Lubyra sur les débris duquel une forêt fut construite où les vaches ont été autorisées à paître mais les habitants déplacés ne sont pas autorisés à y retourner »^{vii}.

Une autre délégation de l'Afrique du Sud a visité Lubyra, a ramassé quelques pierres et de la terre de Lubyra et les a exposés au musée de Cape Town.

Force des mémoires vivides – L'histoire de Khaled Said et Husam Hajjo détenus dans les prisons israéliennes pendant presque treize ans.

Khaled Said a rendu visite à Lubyra après quarante ans en exil. Bien qu'il ait huit ans à son départ de Lubyra, le souvenir est néanmoins toujours aussi frais qu'il l'était dans le temps :

« Vous pouvez vous demander comment j'ai trouvé la maison de ma famille à mon arrivée à Lubyra dans la journée du 9 août en 1990. J'ai quitté Lubyra quand j'avais 8 ans. J'ai demandé à mes camarades simplement de m'emmener à Bir Judi (le puits Judi) : au grand rocher plat à côté de ce puits où j'avais l'habitude de jouer aux billes avec mes copains d'enfance ; et je leur ai demandé de me laisser dénicher la maison de mon grand père ; que j'ai pu trouver facilement. Si vous me posez la question comment je me suis souvenu, je dirai : il y avait quelque chose en moi qui, le long de ma vie, persistait et insistait que je retournerai un jour. C'était un rêve formidable ». C'était devenu une réalité pour Khalid Said à sa première rencontre avec Lubyra en 1990^{viii}. Husam Hajjo, de Lubyra, était dans les prisons israéliennes pendant treize ans, entre 1980 et 1998. Libéré, il s'est installé à Gaza avec sa famille. Dans une interview avec lui à Gaza, il a dépeint d'une manière saisissante l'histoire du village, la localisation des ruines de sa maison, comme s'il y avait vécu pendant toute sa vie. La mémoire héritée des parents aux enfants ne meurt jamais.

Les réminiscences, les comptes des témoins et l'historiographie collective fondée sur les traditions sont devenues les sources primaires d'inspiration pour les vieillards et la pierre angulaire de l'identité pour les générations plus jeunes des Lubyans. Pour les adolescents, adultes et vieillards tout de même, Lubyra est un point de référence sous conscient. C'est un cadre culturel et une image mentale passée et présente à la fois qui continue à former, inspirer et influencer leurs vies personnelles. Le regroupement des incidents historiques remontant à des centaines d'années révèle la continuité sociale qui sous-tend l'histoire de Lubyra.

Construction commémorative de la carte de Lubyra – L'histoire de Abu Muhammad Karzoun

Alors que j'étais au camp Yarmouk, Abu Sameh (qui vivait au camp de réfugiés Yarmouk en Syrie et l'auteur d'un nombre de livres islamiques) a suggéré que je rende visite à un autre vieillard Lubyran, qui était aussi connu pour sa bonne mémoire. Ça fait cinquante ans qu'il n'a pas vu Lubyra, Haj Muhammad Samir Karzoun (Abu Mahmoud), qui était cordonnier au village, s'est réveillé un jour pour commencer à dessiner une esquisse de la région de Lubyra sur un bout de papier. Il s'est mis à dessiner pour terminer l'esquisse de toutes les maisons et champs, ayant indiqué le nom de chacun des habitants. Abu Mahmoud m'a montré sa carte du village pendant ma visite. Il a parlé pendant des heures et a décrit chaque ménage et terre. A la fin de l'interview, il m'a dit : « Pardonnez-moi si j'ai oublié deux ou trois noms dont je ne suis pas tout à fait sûr, mais je les écrirai sur la nouvelle version de la carte. » Lorsque je lui ai donné une ancienne photographie aérienne de Lubyra, prise avant sa destruction, il l'a prise dans ses bras comme si c'était son propre enfant. Il a pleuré en silence et l'a embrassée. Il l'a placée à côté de la carte qu'il avait dessinée, et il était très difficile de distinguer Lubyra 'imaginé' qu'il a esquissé de sa mémoire après cinquante ans et le

réel. Pierre Nora avait raison lorsqu'il a écrit : « Lorsque la mémoire arrête d'être omniprésente, elle arrête d'être présente du tout, à moins qu'une personne isolée ne décide d'en assumer la responsabilité »^{ix}.

J'aimerais terminer par les mots de Nelson Mandela inscrits sur l'entrée du musée de l'apartheid en Afrique du Sud ; ces mots qui révèlent un esprit sublime et une moralité élevée en faisant appel aux opprimés de se débarrasser de leurs chaînes d'esclavage et accomplir la liberté politique :

« Pour être libre, il ne s'agit pas simplement de se débarrasser de ses chaînes, mais de vivre d'une manière qui respecte et met en valeur la liberté des autres ».

Ted Swedenburg, *Memories of Revolt: The 1936-1939 Rebellion and the Palestinian National Past* (Souvenirs de la Révolte : La Rebelle des années 1936 - 1939 et le Passé National de la Palestine) (Minneapolis, MN: University of Minnesota Press, 1990), 27.

ⁱⁱ Tout Arabe qui n'était pas à son domicile en 1948, pour quelque raison que ce soit (par exemple vol, évacuation, transfert), était considéré absent. En 1950, le Knesset israélien a promulgué la Loi des Biens des Absents qui a permis aux autorités d'exproprier les terres des réfugiés palestiniens à l'intérieur comme à l'extérieur.

ⁱⁱⁱ Pour une vue d'ensemble, voir Michael Fischbach, *Records of Dispossession, Palestinian Refugee Property and the Arab-Israeli Conflict* (Registres de la Dépossession, Biens des Réfugiés Palestiniens et le Conflit Israélo-Arabe). New York : Columbia University Press, 2003, pour d'ample détail sur le plan Dalet, voir Ilan Pappé : *The Ethnic Cleansing of Palestine* (La Purification Ethnique de la Palestine), Oxford, 2006

^{iv} Pour une vue d'ensemble, voir Michael Fischbach, *Records of Dispossession, Palestinian Refugee Property and the Arab-Israeli Conflict* (Registres de la Dépossession, Biens des Réfugiés Palestiniens et le Conflit Israélo-Arabe). New York: Columbia University Press, 2003

^v *Collusion across the Jordan: King Abdullah, the Zionist Movement and the Partition of Palestine* (Collusion à travers la Jordanie : le Roi Abdullah, le Mouvement Sioniste et la Partition de la Palestine) (prix W. J. M. Mackenzie, 1988, de l'Association des Etudes Politiques)

^{vi} Informations sur le Moyen-Orient, le Problème des Réfugiés Arabes, Archives de l'Etat, Ministère des Affaires Etrangères, Réfugiés, 2444/19 cité dans Tom Segev, 1989 : *The First Israelis* (Les Premiers Israéliens). New York : The Free Press, 1998, p. 30.

^{vii} Pour savoir plus sur la tradition orale et la littérature orale en Afrique, voir : "The Oral and Beyond, doing things with words in Africa" (« L'Oral et Plus, faire les choses avec les mots en Afrique), Ruth Finnegan, Oxford, 2007

^{viii} Une interview avec Khalid Said (né en 1940) le 12 novembre, 1998 au camp de réfugiés de Burj al-Barajneh à Beyrouth

^{ix} Pierre Nora, *Realms of Memory, the Construction of the French Past* (Réalité de la Mémoire, la Construction du Passé Français), Columbia Univ. Press, 1996, p 11.

